

## Écrire le Maroc

Marie-Ève Pelletier

Number 50, January 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43116ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Pelletier, M.-È. (1989). Écrire le Maroc. *Liaison*, (50), 7–7.

# Écrire le Maroc

par Marie-Ève Pelletier

La connaissance des pays occidentaux à l'égard de la littérature et des auteurs marocains est presque inexistante, à tout le moins très minime. Outre les écrivains publiés par des maisons d'édition françaises, tel Tahar Ben Jelloun, récipiendaire du prix Goncourt 1987 (**La Nuit sacrée**, éditions Gallimard), les littéraires du Maroc ont peu de chance de franchir les frontières géographiques.

Omniprésent dans la littérature marocaine, le dilemme de la langue représente un problème de fond. Les écrivains essaient de sortir de leur individualisme pour se faire interprètes des sentiments nationalistes, oscillant entre l'imaginaire arabe moyent-oriental et l'influence européenne. L'écriture devient la quête d'une identité, une dualité à l'égard de sa langue d'expression littéraire.

Arabe ou français? Cette situation est le fait d'une scission culturelle que vit le pays : d'une part, des intellectuels possèdent à la perfection le français, parfois même l'anglais ou l'espagnol, mais ne savent plus, souvent, lire et encore moins écrire en arabe; d'autre part, des intellectuels maîtrisant l'arabe et sa calligraphie préfèrent élargir leurs horizons et miser sur la France.

Au dire de plusieurs écrivains, la littérature d'expression française permet en outre plus de liberté, l'arabe étant le référent langagier du sacré et de la tradition. À cet effet, nombre d'auteurs

comme Fatima Mernissi n'écrivent qu'en français. La traduction arabe, faite par la suite, aura toutefois moins d'impact. L'œuvre sera modifiée, atténuée, dépouillée de l'essence et du contexte de création, les préoccupations issues d'expressions propres à langue arabe n'étant pas les mêmes. D'ailleurs, aucun écrivain ayant choisi l'arabe ne s'inscrit dans la lignée des sociologues préoccupés par la situation des femmes et la libération féminine.

Par le biais de la langue française, la sociologue Fatima Mernissi, symbole de l'émergence du féminisme au Maroc, lance un cri du cœur à toute société patriarcale en présentant son récent essai, **Chahrazad n'est pas marocaine** (Éditions Le Fennec, 1988). Il s'agit d'un plaidoyer pour l'accès des femmes à la culture et à la connaissance, condition primordiale pour l'affirmation de la liberté.

Contestée ou admirée, Mernissi, après avoir vu son livre **Le Harem politique** arrêté par la censure, revendique dans sa dernière publication le droit de parole. **Chahrazad n'est pas marocaine** vient souligner le fait suivant : taire une voix en soulève d'autres.

À l'appui de sa thèse, l'exemple de Chahrazad, la princesse des **Mille et une nuits**, a triomphé de son bourreau, le roi Chahrayar, grâce à son savoir. Elle a transformé son tyran sanguinaire et misogyne en un être doux et cultivé. Pour ne pas être tuée après sa nuit de noce, elle invente des histoires qui, pendant mille et

une nuits, vont fasciner son époux.

L'origine de sa réussite se situe au-delà des qualités personnelles de cette femme, dans le fait qu'elle a puisé ses connaissances dans une bibliothèque. C'est à travers les exploits de ce personnage légendaire que Fatima Mernissi aborde la question de l'inégalité du savoir et revendique le droit de toute femme à posséder ce savoir.

Dans cette réflexion sur les femmes et le pouvoir, on pourrait reprocher au livre une lourdeur de style, une surabondance de statistiques qui ne sont pas toujours pertinentes. Avec un regard occidental, on y verra également une littérature banale, desséchée. Mais issue d'une société musulmane, en voie de développement, cette œuvre a une teneur inestimable, analysant avec recul les causes et les facteurs du sous-développement d'un pays qui a cantonné les femmes dans une situation de second plan.

Fatima Mernissi ne désespère pas et voit très clairement les changements occultés dans la société marocaine depuis quelques années. Sous le règne du roi Hassan II, il y a bien une volonté et des faits concrets exprimés en faveur de la femme. Entre la jeune fille des années cinquante, drapée de son voile, et celle d'aujourd'hui, qui va au bureau tous les matins, il y a tout un monde. À l'école, à l'université, à l'usine, les femmes se dirigent tranquillement vers la liberté, au rythme des valeurs modifiées.



Marie-Ève Pelletier a accompagné une délégation franco-ontarienne au Maroc à titre de journaliste.